Jours tranquilles, brèves rencontres

Eve Babitz

DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION
Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

LE FIGARO MAGAZINE
30 avril 2015

LE LIVRE DE FRÉDÉRIC BEIGBEDER

UNE ÈVE ET DES ADAM

Parfois je ne comprends pas les éditeurs français. Pourquoi avoir attendu si longtemps avant de traduire Eve Babitz ? Cette égérie des sixties californiennes – sur une célèbre photographie de 1963, elle joue aux échecs à poil avec Marcel Duchamp au musée de Pasadena – est une surdouée de l'humour, c'est la Dorothy Parker de Los Angeles et personne n'a jamais pu la lire en français avant 2015 ? Seriously ? Il se passe pourtant clairement quelque chose avec les Américaines en ce moment : elles ont la désinvolture, le regard acéré, l'énergie du désespoir, la folie et le panache. Les romans les plus énergiques de l'année ont été écrits par des Américaines : *Les Lance-flammes* de Rachel Kushner, *La Vie amoureuse de Nathaniel P.* d'Adelle Waldman, *Hord-bord* de Renata Adler (même s'il date de 1976).

« Ce n'est pas un roman, c'est quelqu'un »

Eve Babitz a aujourd'hui 72 ans et vit en recluse, comme un Salinger de sexe féminin. Igor Stravinsky était son parrain. Elle a couché avec Jim Morrison, Harrison Ford, Steve Martin et Ed Ruscha (avouez que ce tableau de chasse est éclectique), a réalisé un collage pour la pochette d'un des meilleurs disques de tous les temps (*Buffalo Springfield Again*, 1967), et publie des articles de ragots hilarants sur le tout-Malibu depuis quatre décennies dans *Vogue*, *Esquire*, *Cosmopolitan* et *Rolling Stone* (embauchée là par Joan Didion !). Publié en 1977 aux Etats-Unis, *Slow Days, Fast Company* sort donc en France sous le titre *Jours tranquilles, brèves rencontres*, avec tout simplement 38 années de retard. C'est un absolu régal, pour lequel je vous suggère, toutes affaires cessantes, de cesser de lire *Le Figaro Magazine*. Vous ne le regretterez pas, même si je suis bien conscient de risquer mon emploi en vous donnant pareil conseil. Rien que la première phrase donne le ton : *« Ceci est une histoire d'amour et je m'en excuse ; c'était involontaire. »* Tout livre qui débute ainsi n'a plus besoin d'éloges. Je n'hésite pas à dire que c'est le meilleur incipit de l'année. La suite garde cette note à la Sagan jusqu'au bout. Ce sont les soirées d'une Californienne prénommée Eve, ses rencontres et déboires amoureux, une excursion dans un vignoble ou un match de base-ball, des chagrins sur des plages, des fous rires dans des bars, un peu tout ce qui lui passe par la tête. Ce n'est pas un roman, mais c'est quelqu'un. Et il est impossible de ne pas en tomber amoureux. Pardonnez-moi, une fois n'est pas coutume, de conclure cette chronique en anglais. Dear Eve Babitz, I've just finished your book, and I love you.

***Jours tranquilles, brèves rencontres*, d'Eve Babitz, Gallmeister, 224 p., 11 €. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gwilym Tonnerre.**

26 juin 2019

Mirandi Babitz/ Gallmeister

Eve Babitz

Léonard Billot

Le livre de toujours : *Jours tranquilles, brèves rencontres* d'Eve Babitz. Quintessence du cool californien, Eve Babitz fut une mondaine acerbe et une romancière météorique. Muse et artiste trop injustement méconnue, elle traversa les années 1960 et 1970 une flûte de champagne dans une main, un stylo dans l'autre. Jouant parfois nue aux échecs avec Marcel Duchamp ou sortant avec Jim Morrison. Dans *Jours tranquilles, brèves rencontres*, recueil d'instantanés *made in LA* pétillants, elle nous balade de soirées huppées en cocktails au Chateau Marmont, dans une valse étourdissante de désirs, de paillettes et de Sirocco. Eve Babitz est solaire, élégante et superficielle. Bref, essentielle.

les inrockuptibles
3 juin 2015

story

all about Eve

Groupie érudite et égérie de la scène artistique californienne des années 60-70, **Eve Babitz** avait le don de repérer avant tout le monde ceux qui allaient exploser, qu'ils soient rockeurs, acteurs ou écrivains. Ses souvenirs de l'époque, *Jours tranquilles, brèves rencontres*, sont enfin traduits.

par Philippe Garnier photo Annie Leibovitz/Contact Press Images

"Dans la vie de tout jeune homme il y a une Eve Babitz. C'est généralement Eve Babitz."
Earl McGrath, ancien président de Rolling Stone Records

Cet article sera écrit sur le mode du mea culpa et veuillez m'en excuser d'avance. Mais Eve Babitz, c'est une affaire personnelle (je suppose que ça a été aussi le cas pour beaucoup de gens, même s'ils ne veulent ou ne peuvent s'en souvenir). *Slow Days, Fast Company (Jours tranquilles, brèves rencontres)* est un livre que j'ai eu chez moi pendant trente ans et que je n'avais jamais ouvert. Je me souviens de la couverture, pourtant. Une femme à tête de chien. Et son livre précédent, *Eve's Hollywood*, avait été mon livre de chevet en 1976 lorsque j'habitais San Francisco et nourrissais des plans pour aller vivre à Los Angeles. Pour moi, Eve Babitz était la seule guide. C'est par elle que j'ai appris certains mots-clés de L.A., avant d'y mettre seulement les pieds : Jacaranda, Taquitos, Surface streets. Sur la couverture, elle portait un maillot de bain noir et un boa *(photo ci-contre)*.

A cette époque, je préparais un article sur Gram Parsons pour *Rock & Folk*. J'en savais suffisamment sur Eve Babitz par le rock : qu'elle avait dessiné quelques-unes des pochettes de disques les plus frappantes de la période, comme celles du Buffalo Springfield, avec ces collages d'angelots. Je savais aussi qu'elle avait des photos inédites de Gram Parsons. Je lui avais écrit, elle m'avait répondu. Cela avait continué sur ce ton mi-flirt, mi-raisin. Je pense qu'à cette époque, elle était incapable d'avoir des relations avec les gens qui ne soient pas sur ce mode, même pour un échange épistolaire.

Elle acceptait de me voir. Elle me montrerait ses photos et me dirait *"tout ce qu*('elle) *sai*(t) *de Gram, et c'est beaucoup"*. J'avais répondu avec empressement que je ne pouvais pas lui donner une heure précise d'arrivée, venant en auto-stop. Une carte postale par retour de courrier m'avait, pour le coup, stoppé net : *" Don't come to L.A. without car or money. It is not done"* ("Ne viens pas sans voiture ni argent, cela ne se fait pas").

Je n'ai jamais rencontré Eve Babitz. J'ai fait connaissance de Los Angeles sans elle. Plus tard, j'ai eu beaucoup d'occasions de réparer la bévue. J'étais ami avec Grover Lewis, qui en 1973 lui avait mis le pied à l'étrier comme écrivain et journaliste. Rédacteur à *Rolling Stone*, il avait fait publier son premier article, un écrit fascinant sur Hollywood High et les filles délurées qui fréquentaient son école, au coin de Highland et de Sunset Boulevard. Le papier s'intitulait *"The Sheik"* (d'après le *mural* de l'école représentant la tête de Rudolph Valentino) et figure dans *Eve's Hollywood*. ▶

Eve Babitz
en 1973

story

Grover avait demandé un texte à Joan Didion, qui en était empêchée par un contrat d'exclusivité avec *Life*. Elle avait recommandé Eve. C'est piquant aujourd'hui d'imaginer le contraste : Didion la planche à pain, Babitz la voluptuaire. Didion la face sombre de Los Angeles, les incendies, Charlie Manson. Babitz était la face hédoniste et ensoleillée de la ville. Elle la défendait bec et ongles contre les médisances ignorantes des New-Yorkais ou des snobs de San Francisco. Elle détestait même Nathanaël West et son *Incendie de Los Angeles*. *"Grubby"* ("moche"), elle l'appelait. Elle aimait jusqu'au Santa Ana, le vent chaud et sec qui rend fou (voir le chapitre *"Le Sirocco"* dans *Jours tranquilles, brèves rencontres*).

Son livre, envoyé en traduction par le futé directeur de collection, m'a sidéré. Je ne me souvenais pas qu'elle écrivait si bien. C'est un style unique, fantaisiste et lapidaire, qui fait mouche même traduit ; son humour est particulier, très Marie-Antoinette, léger, mais avec un dard dedans. Parce qu'elle a surtout écrit sur les riches et les célébrités, on parle toujours de Fitzgerald à son sujet (*"Eve Scott Fitzbabitz"*, comme l'appelait son agent).

Mais plus que ses thèmes (l'amour impossible, les excès, une certaine flagornerie dans le bonheur), c'est cette façon qu'elle a de vous emmener avec elle qui est ce qu'il y a de plus insolite dans ses livres : on est là, dans cette pièce, dans cette voiture en route pour Palm Springs, ou chez Ports, un jour de pluie – le refuge absolu pour elle, le restaurant sur Melrose en face du Formosa Cafe. Ce cocktail bar était aussi un endroit qu'elle fréquentait avec ses copines – un ancien wagon de chemin de fer qui sentait la friture, endroit favori des Wim Wenders et suppôts de Zoetrope dans les années 80. C'est là que Curtis Hanson a filmé la scène de *L.A. Confidential* avec "Lana Turner", et celle d'avant avec son amant Johnny Stompanato, un lieutenant du gangster Mickey Cohen.

Babitz a souvent raconté comment, à l'âge de 14 ans, dans une fête où elle n'était pas censée être, elle avait jeté son dévolu sur un homme rude et séduisant qui l'avait emmenée en voiture sur Mulholland Drive. Il s'était arrêté et lui avait collé la trouille de sa vie. Voyant ce qui se passait, l'homme lui avait conseillé de ne pas monter en voiture avec des hommes qu'elle ne connaissait pas. Avant de la reconduire chez ses parents, au coin de Chula Vista et Cheremoya. Quelques mois plus tard, Johnny Stompanato (c'était lui) mourait chez Lana Turner, un couteau planté dans le dos par Cheryl, la fille de l'actrice.

C'est toujours comme ça avec Eve Babitz. Tout passe par les hommes, même si elle écrit mieux sur les femmes. En gros, c'était une groupie. Elle et sa sœur Mirandi se partageaient le cheptel sur le Sunset Strip. A sa sœur Ringo Starr et autres Beatles, à Eve le reste : Jim Morrison, Stephen Stills, Warren Zevon,

Sid Babitz

Eve Babitz (à gauche) et sa sœur Mirandi avec un ami, vers 1963-64

parce qu'elle a surtout écrit sur les riches et les célébrités, on parle toujours de Fitzgerald à son sujet

Glenn Frey, Harrison Ford, et plus tard la catégorie au-dessus, comme Ahmet Ertegün, président d'Atlantic Records. Mais c'était une groupie qui aurait, en plus d'avoir *"les plus gros nibards d'Hollywood"* (dixit l'artiste Larry Bell), lu Jane Austen, Proust, Colette et Virginia Woolf. Et puis elle ne s'en tenait pas qu'aux musiciens de rock, loin de là. Sa mère, l'artiste Mae Babitz, née Laviolette de parents créoles, avait la bohème dans le sang et l'avait traînée à la légendaire Ferus Gallery, sur La Cienega, où elle avait rencontré tous les artistes qui exploseraient dans les années 70-80, mais qui étaient encore alors de séduisants crève-la-faim. Mae Babitz les nourrissait souvent (*"Mae Babitz traite bien ses garçons"*, disait l'artiste Ed Ruscha). Car Eve a eu – forcément – une liaison avec le jeune Ruscha, tout frais débarqué de l'Oklahoma. Elle est dans son livre d'artiste, *Five 1965 Girlfriends*. Plus tard, Eve a eu une liaison bien plus longue avec Paul Ruscha, le petit frère du peintre. Et du coup, elle possède aussi son propre Ruscha qui traîne quelque part : un EVE en lettres cubes, quelque peu culbutées.

L'une de ses liaisons les plus notoires fut avec la tête chercheuse Walter Hopps, futur conservateur du MoMA, mais qui là, marié et à 31 ans, s'occupait de la grande expo Marcel Duchamp à Pasadena. C'est un autre fait de gloire de la belle : cette fameuse photo de Julian Wasser montrant Duchamp en train de jouer aux échecs en face d'une jeune femme nue. En 1963, l'image n'était pas encore iconique. Elle le sera plus tard. Mais, de façon typique, Babitz ne s'était pas trouvée là par hasard, acceptant de poser au pied levé. Elle avait dû se rendre au musée à huit heures du matin ! Et c'était par vengeance contre Hopps qu'elle l'avait fait, lui qui l'avait snobée toute la semaine et ne répondait pas à ses coups de fil. Sa femme l'avait rejoint à L. A., Eve avait donc été bannie de la légendaire fête privée donnée pour l'expo Duchamp, avec Warhol et tout le gratin. Babitz avait dû se contenter d'aller au vernissage public, accompagnée de ses parents (suprême humiliation pour une fille comme elle). C'est là qu'elle était tombée sur Wasser et qu'ils avaient fomenté sa revanche.

C'est une histoire qui explique beaucoup sur Babitz : la façon dont des trucs en apparence futiles et mondains prennent soudain une importance de vie et de mort – mais aussi assurent sa survie, et sa place dans l'histoire. Et il faut comprendre autre chose aussi : elle était blasée à 14 ans. Quelqu'un qui a toujours considéré les gens du cinéma comme "pas cool" (*"même Jack Nicholson dans les années 60 était bien moins cool que les artistes de la Ferus Gallery"*). Ses vues sur les acteurs sont acérées, même si elle a bien sûr eu des amis dans le métier. C'est qu'elle était tombée dedans toute petite. Son père, musicologue de vocation et violoniste de profession, émargeait à l'orchestre de la Twentieth Century Fox. Le parrain d'Eve était Igor Stravinsky, qui lui refilait des verres de whisky en douce sous la table. Elle et sa sœur utilisaient la piscine de Lucy et Bernard Herrmann. Aldous Huxley, Arnold Schoenberg, Greta Garbo, parfois Chaplin passaient à la maison. Sa sœur Mirandi avait un magasin de nippes sur le Strip, habillait les rock-stars et fabriquait les costumes en cuir et lacets de Jim Morrison.

Et pourtant, tout en faisant partie de cette scène, Babitz gardait une perspective d'écrivain. Personne d'autre n'aurait eu cette intuition sur le chanteur des Doors, comme elle l'expose dans un article pour *Esquire* alors qu'Oliver Stone sortait son film sur une époque qu'il avait ratée (Eve ne le lui fait pas dire). Mais expliquer Morrison par le fait qu'il avait été gros – fatalement accro aux pancakes – quand il était encore étudiant à l'UCLA, seule une fille qui a toujours eu des problèmes de poids pouvait le discerner. C'est qu'à l'époque cette fille aurait sacrifié toute ambition artistique pour un ventre plat – c'était son idée du bonheur. C'est grâce au LSD et au speed que la chrysalide Morrison a éclos. Babitz était au premier concert des Doors, avec sept autres personnes seulement dans un club qui n'a pas duré plus de trois mois. Elle traite avec dérision le groupe, la poésie et les lyrics du chanteur. Elle met le succès des Doors au seul compte de la beauté de Morrison, et au fait qu'il chantait toujours juste. Et pourtant personne n'a mieux compris le personnage, au point que le batteur du groupe John Densmore a posté l'article d'*Esquire* sur son blog.

De la forme éparpillée de *Jours tranquilles*, elle s'excuse d'avance. C'est son mode à elle, déroutant jusqu'à ce que les morceaux fassent soudain sens. Un procédé aussi mystérieux que lumineux. La seule mention de la disparition du Garden of Allah, un haut lieu du early-Hollywood sur Sunset, l'amène par exemple à faire un portrait précis, absorbant, de deux femmes qu'elle a connues, peut-être pas sous les noms de Gabrielle et Mary comme ici. L'ancien hôtel de la danseuse-actrice Alla Nazimova la mène de l'autre côté de la rue, au Chateau Marmont, et c'est parti. Ou encore, un ciel sans pluie depuis des mois l'amène à une fête à Emerald Bay. En ressort son amant bisexuel, "Shawn", qui semble avoir tous les talents de la terre, sauf l'attention et le sens des horaires. Tout arrive en biais, comme fortuitement. Mais reste en mémoire.

Babitz a publié cinq ou six livres, dont un roman. Son premier était aussi un roman, une sorte de "Daisy Miller", mais à Hollywood évidemment. Elle ne l'a jamais publié, mais elle en avait l'intention lorsqu'elle écrivit cette lettre à l'auteur de *Catch 22* : *"Cher Joseph Heller, je suis une blonde de 18 ans avec du monde au balcon. J'habite Sunset Boulevard. J'écris, aussi."* Il avait répondu et essayé de l'aider, mais en vain.

Elle a continué de flotter ainsi, un peu en marge, mais s'illustrant toujours dans des magazines comme *Esquire*, *Vogue* ou *Cosmopolitan*. Et puis un jour, en 1997, elle s'est transformée en crêpe flambée ▶

story

courtesy Mirandi Babitz

Eve en 1967-1968 à New York

"cher Joseph Heller, je suis une blonde de 18 ans avec du monde au balcon. J'habite Sunset Boulevard. J'écris, aussi"

lettre d'Eve Babitz à l'auteur de *Catch 22*

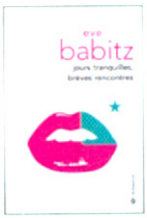
dans sa voiture, une cendre de cigare étant tombée sur sa jupe. Gravement brûlée, évidemment sans assurance, elle se retrouva dans les dettes et la solitude. Deux amis organisèrent un gala pour payer ses notes d'hôpital, et les amis artistes et anciens amants ont mis la main au portefeuille, près de 250 000 dollars réunis grâce aux toiles et aux sculptures vendues. Ce qui veut dire, bien sûr, que Babitz était bien ce qu'elle prétendait être – la femme amie de tous ceux qui ont compté un jour. Steve Martin, un autre amant de l'époque où il jouait du banjo au Troubadour, rappelle que Babitz connaissait ce monde-là, lui compris, quand ils n'étaient pas encore célèbres. *"Mais elle avait l'œil pour les repérer."*

Il y a eu une longue éclipse. Elle n'avait plus d'agent. Ses livres étaient tous épuisés. *Eve's Hollywood* sera republié cette année en septembre par New York Review Books Classics (sorte de source du Nil pour les éditeurs français malins, cela dit en passant). Et récemment elle a refait surface. En été 2011, un dialogue entre elle et la journaliste historienne Hunter Drohojowska-Philp a inauguré le marathon d'expos à travers la ville qui célébrait les artistes émergeant à L. A. dans les années 60 (Ed Ruscha, Ed Kienholz, Robert Irwin, Ken Price, Wallace Berman, Dennis Hopper...). Elle est de nouveau "large et grand patron", après sa période filiforme quand elle était accro à la cocaïne. Elle est toujours drôle, même si forcément moins conquérante. De son accident, elle dit seulement qu'elle est *"à moitié sirène"* – typique de l'auteur, de tourner un épiderme détruit en quelque chose de vaguement attrayant. On parle parfois de ses opinions "nettement de droite". Mais qu'est-ce que ce terme peut bien vouloir dire pour Eve Babitz ? Jamais elle ne dirait au peuple de manger de la brioche, elle, si consciente des ventres plats.

Parce qu'elle appartenait à une phase du rock et de la culture très spécifique, celle du Troubadour, de la drogue et du champagne (on ne peut même pas imaginer ce que faisait Eve Babitz durant la période punk à L. A.), on a souvent cru – moi le premier – qu'elle n'avait plus de pertinence. Je n'avais pas percuté à quel point elle écrivait de façon unique, et à quel point son regard pouvait nous être précieux, quand le Los Angeles qu'elle a chanté disparaît sous nos yeux. ■

Jours tranquilles, brèves rencontres (Gallmeister), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gwilym Tonnerre, 224 pages, 11 €

ELLE
5 juin 2015



HIPPIE CHICK

Eve Babitz n'a pas froid aux yeux. Dès 1963, elle pose pour le photographe Julian Wasser, en train de disputer avec Marcel Duchamp une partie d'échecs, complètement nue ! L'adorable party girl croise ensuite les destins de Jim Morrison et de Harrison Ford, puis écrit, dans les seventies, des chroniques mutines sur ses amours de quelques semaines ou de quelques heures. « Jours tranquilles, brèves rencontres », enfin traduit en français, nous propulse à Los Angeles dans un tourbillon d'aventures échevelées. Fitzgeraldienne en diable, La muse amuse et émeut. ■

« JOURS TRANQUILLES, BRÈVES RENCONTRES », d'Eve Babitz, traduit de l'anglais par Gwilym Tonnerre (Gallmeister, 222 p.).

LE FIGARO Littéraire

30 avril 2015

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Par Éric Neuhoff eneuhoff@lefigaro.fr

Un petit air de Fitzgerald

Ça devait être un numéro. Sur une photo, on la voit nue, en train de jouer aux échecs avec Marcel Duchamp. Ce détail révèle une personnalité. On la retrouve dans ces textes parus dans les années 1970. Tous se passent à Hollywood. Pas question d'en bouger. Déjà, se rendre à San Francisco fait figure de trahison. La narratrice a du charme, de l'espièglerie, des tenues à la mode. Tous ses amis sont artistes ou travaillent dans le cinéma. Elle est illustratrice. Les personnages ont toujours un joint aux lèvres, un verre à la main. Les miroirs servent davantage à accueillir de la poudre blanche qu'à se recoiffer. On se demande ce qu'est devenu Untel. Il y a eu des morts. Ou pire : certains sont partis pour New York. L'héroïne (on ose à peine utiliser ce mot, étant donné les substances qui circulent dans ces pages) refuse de conduire sur l'autoroute, sait que le parking souterrain du Chateau Marmont est impossible et que *« les Bloody Mary de Musso & Frank's sont sans égal dans la pensée occidentale »*. Eve Babitz a un point commun avec Fitzgerald. Pour elle, les riches sont différents. Un week-end à Palm Springs dans la villa d'une milliardaire tourne au cauchemar. Un séjour chez un couple ordinaire, ça n'est pas mieux. Quel ennui, ces gens-là. Pourtant, l'épouse finira par se suicider. L'incompréhension saisit notre demoiselle. Ces choses-là devraient être réservées à son milieu, à des acteurs qui assistent à des matchs de baseball, des chanteuses au teint blafard, des guitaristes qui s'étouffent dans leur vomi.

> Ça sentait le tissu cramé et les gardénias rances

Une certaine élégance infuse dans ces chapitres. Il faut apprendre à déguster le caviar avec une comtesse russe, ne pas s'étonner de tomber sur Janis Joplin flottant dans la piscine de son hôtel. Le succès ? À petites doses. S'en méfier, de toute façon. *« Ça sentait le tissu cramé et les gardénias rances. »* Ça n'est pas grave d'avoir une liaison avec un homosexuel. Au contraire, il est amusant de relever le regard étonné de l'entourage. Quelqu'un a des nouvelles de Gabrielle, qui était la plus jolie fille du lycée ? C'est Los Angeles. Babitz y est comme chez elle. Il y a une fêlure, chez ces créatures touchantes, au bord du gouffre, s'échinant à sauvegarder le peu d'innocence qui leur reste. *« À vingt-huit ans, je décidai de m'essayer sérieusement à la vie d'adulte. »* Cette éternelle célibataire vous attrape par la main, vous raconte l'histoire du Jardin d'Allah, vous chuchote à l'oreille *« le secret pour faire pleuvoir est de laver sa voiture, comme chacun sait »* ou *« le hasard est ce dont on se souvient »*. La célébrité rôde dans toutes les têtes. Ce livre pétille de talent, de notations justes, de dialogues qui font un bruit d'étincelles. Eve Babitz est née en 1943. Elle est une révélation à retardement. Ne pas la manquer. On rangera ce volume aux côtés de celui de Renata Adler, *Hors bord*, autre redécouverte.

JOURS TRANQUILLES, BRÈVES RENCONTRES
D'Eve Babitz, traduit de l'anglais (États-Unis) par Gwilym Tonnerre, Gallmeister, coll. « Totem », 222 p., 11 €.

LiRE:
juillet 2015

JOURS TRANQUILLES, BRÈVES RENCONTRES **EVE BABITZ**

★★★
Jours tranquilles, brèves rencontres par **Eve Babitz,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gwilym Tonnerre, 222 p., Gallmeister/Totem, 11€

Poche

VOUS AVEZ AIMÉ LA JOAN DIDION DE *L'AMÉRIQUE* (Le Livre de poche) et la Renata Adler de *Hors-bord* (Editions de l'Olivier). Vous allez raffoler d'Eve Babitz. Une plume aiguisée, qui a sévi dans les pages de *Rolling Stone*, *Vanity Fair* et *Esquire*, dont on découvre seulement aujourd'hui en France le grand talent. Le décor de ces textes épatants est la Californie des années 1970. On y accompagne une pétroleuse qui, à l'âge de vingt ans, était secrétaire dactylo le jour et « aventurière groupie rôdant dans la chaleur de Sunset Strip la nuit ». Cette dernière prétend avoir sept kilos de trop et des dents presque parfaites. Eve dit qu'elle n'a jamais connu d'histoire homme-femme qui ait bien tourné. Ce qui ne l'empêche de tenter l'aventure dès qu'elle se présente. Tout en sachant que « les femmes sont préparées à souffrir par amour, c'est écrit sur leur acte de naissance ». La voici qui reçoit une lettre d'un admirateur exilé en Angleterre, commande des doubles tequilas, danse avec un ex-marine, tombe sous le charme d'un acteur qui joue dans un célèbre feuilleton, aperçoit Janis Joplin flottant dans une piscine quelques jours avant sa mort. Eve Babitz n'a pas froid aux yeux, un solide humour et un bel appétit de vie. *Jours tranquilles, brèves rencontres* regorge de morceaux de bravoure, de portraits et d'anecdotes. On le dévore cul sec, en espérant la traduction prochaine d'un autre livre de la dame.

Alexandre Fillon

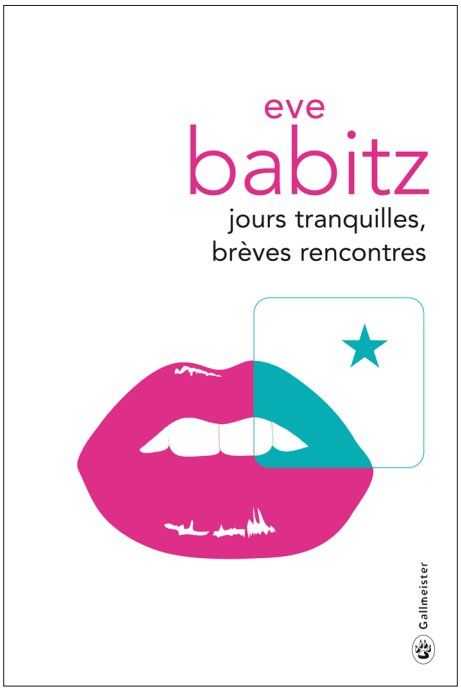
Le Point
7 mai 2015

Rêves californiens

Poche. Eve est belle, sensuelle, insolente. Maman est esthète, papa premier violon de l'Orchestre philharmonique de LA. Elle lit Proust, Woolf et Colette. A 16 ans, elle mange du caviar avec Garbo et avale les verres de scotch que lui offre son parrain, Stravinsky. A 17 ans, elle bronze topless sur les plages californiennes, court les bars branchés de la côte Ouest, fume le cigare, renifle de la poudre blanche, se fait des trous dans les bras. A 20 ans, elle joue aux échecs toute nue avec Marcel Duchamp, sort avec Jim Morrison, Harrison Ford. Elle dessine des couvertures pour les albums des Birds, signe des chroniques acidulées dans *Rolling Stones*, *Vogue* et *Cosmopolitan*, et écrit des livres spirituels. Joan Didion et Tom Robbins crient au génie, Eve, icône de la bohème artistique hollywoodienne, fait tourner les têtes. Sa jeunesse est un roman, qu'elle a appelé en 1977 « Jours tranquilles, brèves rencontres », et qui raconte le Los Angeles mythique, anthropophage et surexcité des années 60-70 ■ MARINE DE TILLY

« Jours tranquilles, brèves rencontres », d'Eve Babitz (Gallmeister, 224 p., 11 €).

ROCK & FOLK
mai 2015



Jours Tranquilles, Brèves Rencontres

EVE BABITZ

Gallmeister

L'était un temps où les égéries n'étaient pas des youtubeuses ou des blogueuses make up et où seules quelques créatures exceptionnelles pouvaient se vanter de tourner les têtes, bouleverser des carrières et inspirer des artistes. Eve Babitz a fait encore mieux. Elevée dans un Hollywood bohémien d'artistes de talent avec Stravinsky comme parrain, elle a, aussitôt l'adolescence, cherché aussi son propre chemin artistique. Eternelle à vingt ans grâce à une fameuse photo avec un Marcel Duchamp vieillissant qu'elle défie nue aux échecs, elle a dès lors vécu une vie aventureuse, artistique et inspirée, tout à fait digne des seventies libérées. Quand certains voyaient en elle la *Edie Sedgwick de la côte Ouest* car elle fréquentait les milieux les plus à la mode et fut la petite amie de plein d'artistes, de Jim Morrison, de Steve Martin ou Harrison Ford, elle ne s'en est jamais contentée et elle conçut des pochettes d'albums pour Linda Ronstadt ou Buffalo Springfield avant de se mettre à écrire des articles, nouvelles et textes hybrides dont ce "Jours Tranquilles, Brèves Rencontres" qui sort enfin en français quarante ans après sa sortie américaine. Tranches de vie sous le permanent soleil californien, saynètes hollywoodiennes où des beautés mystérieuses bavardent avec Marlon Brando comme si c'était banal, intermèdes super seventies avec drogues et explorations sexuelles, séquences chez les branchés, c'est en fait la ville elle-même qui les réunit tous sous la juste plume de Babitz et c'est peut-être bien en portraitiste impavide de Los Angeles que l'élégante et ironique Babitz deviendra, c'est pas donné à tout le monde, éternelle pour la seconde fois.

lui
juin 2015

À Hollywood
Sex-symbol des *sixties* reconverti en journaliste *seventies*, Eve Babitz est la muse de Los Angeles. On croit qu'elle raconte sa vie, ses amours, ses ex ; en réalité elle se livre en chair et en os à de petits reportages mondains et tendres sur sa ville : Eve chez les cow-boys, Eve au stade, Eve chez les snobs à Palm Springs... Sexy, malin, adorable, c'est le journalisme jusque dans la culotte.
Jours tranquilles, brèves rencontres, d'Eve Babitz, Gallmeister, 224 pages.

VOGUE PARIS
juin - juillet 2015

3. *La Découverte* : EVE BABITZ : Jours tranquilles, brèves rencontres

Figure culte de la littérature de la côte Ouest, Eve Babitz était tombée dans l'oubli. On la (re)découvre avec bonheur grâce à la publication de *Jours tranquilles*... Ou la vie sexuelle d'Eve, la narratrice, sur fond de Hollywood. L'alcool coule à flots, les nuits sont sensuelles, la fête bat son plein, mais la mélancolie n'est jamais très loin sous le soleil noir de Los Angeles. On y croise un acteur qui fuit les studios, une starlette en butte au système, et toute une faune d'êtres paumés toutes catégories, ou l'envers du rêve de Celluloïd, restitué par une insider. Née en 1943, Eve Babitz fut une égérie de la scène artistique californienne des années 60 et 70, saluée par nombre d'auteurs, dont la grande Joan Didion. Cette intello branchée a écrit sept livres et contribué à *Rolling Stone*, *Vogue* et *Vanity Fair*. Son roman séduira toutes les filles par son acuité sur les rapports hommes-femmes, sa façon sans détour de parler de sexe et de déceptions. ❣

Éditions Gallmeister. Traduit de l'américain par Gwilym Tonnerre.

GRAZIA
13 mai 2015

LIVRES

Eve Babitz playing chess with Marcel Duchamp in Pasadena, 1963.

QUART D'HEURE AMÉRICAIN

Egérie de Marcel Duchamp et grande croqueuse d'hommes, Eve Babitz livre ses Mémoires. Tremble, Los Angeles!

Par **Marguerite BAUX**

Sur une célèbre photo, Eve Babitz joue aux échecs toute nue avec Marcel Duchamp. Née à Los Angeles en 1943, elle fut la muse blonde de la Côte ouest, l'équivalent bronzé d'Edie Sedgwick à New York, et dans sa collection d'amants figurent Jim Morrisson, Harrison Ford ou Edward Ruscha. Mais elle fut aussi une plume des magazines branchés de l'époque et dans *Jours tranquilles, brèves rencontres*, son premier livre traduit en français, cette double carrière de journaliste et de «starfuckeuse» s'explique à merveille: cette fille-là est une bombe de curiosité. *«Si tu te maries, épouse quelqu'un qui ne te dérange pas»*, lui conseille sa mère. Mélange de Don Juan et de Hunter S. Thompson en robe hawaiienne, elle raconte ses conquêtes comme des reportages, avec gourmandise, humour et pas mal de tequila. Entre un bal country dans l'arrière-pays, un match des Dodgers ou un week-end à Palm Springs, un superbe portrait de Los Angeles dans son smog métaphysique, et la rencontre avec une formidable pétroleuse seventies, comme une grande sœur rêvée.

JOURS TRANQUILLES, BRÈVES RENCONTRES
d'Eve Babitz (Gallmeister, 224 pages).

The Good Life
Le premier magazine masculin hybride : business & lifestyle
juin/juillet 2015

Toutes les raisons d'aimer

Immortalisée sur une photo de Julian Wasser la montrant en train de jouer aux échecs, nue, avec Marcel Duchamp, cette artiste issue de la bohème californienne, filleule de Stravinsky, compte parmi les égéries hollywoodiennes des *sixties*. Petite amie de Jim Morrison, des frères Ed et Paul Ruscha ou d'Harrison Ford, Eve Babitz a traversé son époque comme une comète. Des moments d'insouciance magnifiques qu'elle met en scène dans son livre – publié en 1977 et enfin traduit en français –, qui commence par cette phrase fulgurante : *« Ceci est une histoire d'amour et je m'en excuse ; c'était involontaire. »*
***Jours tranquilles, brèves rencontres,* Eve Babitz, Gallmeister, 224 p., 11 €.**

EVE BABITZ
Jours tranquilles, brèves rencontres
(Gallmeister [3])
Eve Babitz est une figure majeure de la scène hippie-arty des années 1960 et 1970. D'abord photographe, elle a commencé à publier des romans au début des seventies, tout en signant des chroniques pour *Rolling Stone*, *Vogue*, *Cosmopolitan* ou... *Vanity Fair* ! Ce recueil de nouvelles autobiographiques nous plonge dans le Los Angeles le plus chic et le plus cool.

SUD OUEST
17 mai 2015

Une fille sous le soleil

Eve Babitz. Le rêve libertaire et hédoniste des hippies en Californie sous la plume d'un immense écrivain

OLIVIER MONY

Les hippies ont raté le coche. Personne en Amérique pour écrire leur parenthèse enchantée, leur rêve libertaire et hédoniste. Joan Didion aurait peut-être pu, mais elle est trop moraliste, trop Côte Est. Scott Fitzgerald aussi, mais il était trop mort…

En fait, la seule littérature digne de ce nom sur le sujet (car il y en a tout de même une), mais sur un versant moins sociologique qu'intime, est l'œuvre d'une « it girl » absolue, enfant de la balle d'Hollywood (père violoniste à la 20th Century Fox, Igor Stravinsky comme parrain), amante occasionnelle de Jim Morrison, Harrison Ford ou Ed Ruscha, connue pour l'essentiel pour avoir, lors d'une performance, posé nue jouant aux échecs avec Marcel Duchamp. Elle s'appelle Eve Babitz et c'est un immense écrivain, comme on le découvre ces jours-ci en France avec quarante ans de retard, grâce à la publication, aux bons soins des éditions Gallmeister, de « Jours tranquilles, brèves rencontres ». Comment a-t-on pu ignorer aussi longtemps une œuvre tutoyant ainsi l'Éden, la grâce et la mélancolie ?

À la coule

Ce serait donc l'histoire – ou plutôt, les histoires – d'une fille sous le soleil qui regarde passer le temps, les nuages, les amants, les idées. Babitz écrit comme Chet Baker jouait de la trompette. À la coule, avec une indolence rare qui est l'autre nom du charme. Passent sous sa plume et dans sa vie un acteur qui l'emmène voir un match de base-ball, une star en herbe qui a des soucis avec l'idée d'être « the next big thing », un gentil garçon fils de riche propriétaire terrien, un designer gay pour partager ses jours et quelques nuits et puis des « parties », des bars, des plages, des voyages en VW Coccinelle entre Frisco et LA… Ils sont venus, ils sont tous là, les idoles de celluloïd, les années 70, la jeunesse : un monde et un demi-monde inconscients de leur fin prochaine car se sachant dans le même temps immortels.

« Une œuvre tutoyant ainsi l'Éden, la grâce et la mélancolie »

Eve Babitz, jeune. PH. ED. GALLMEISTER

« Je ne suis pas devenue célèbre, mais je m'en suis suffisamment approchée pour sentir les relents du succès. Ça sentait le tissu cramé et les gardénias rances, et j'ai compris que ce qu'il y avait de véritablement affreux avec le succès est qu'il ait représenté durant toutes ces années ce qui viendrait tout arranger. Or, la seule chose qui permet de rendre tout cela ne serait-ce que vaguement supportable est un ami qui sait de quoi vous parlez. »

Désormais, Babitz en est une.

★★★★

« Jours tranquilles, brèves rencontres »
d'Eve Babitz, traduit de l'anglais (États-Unis) par Gwilym Tonnerre, éd. Gallmeister, 222 p., 11 €.

L'ALSACE
13 juillet 2015

All about Eve

« Jours tranquilles, brèves rencontres », Eve Babitz, éd. Gallmeister, 224 p., 11 €.

Révélée pour avoir posée nue en joueuse d'échecs face à Marcel Duchamp, Eve Babitz fut une figure du *« tout Los Angeles »*. Elle signait des pochettes de disque et des chroniques dans Rolling Stone ou Vogue. On lui prête aussi des aventures avec Jim Morrison et Harrison Ford. Suite à un grave accident de la route à la fin des années 90, elle cessait toute activité.
Et voici qu'enfin sort en France ce recueil daté de 1977. L'occasion de découvrir l'affolant coup de plume d'Eve Babitz. Dotée d'un sens de l'observation très « féminin », la truculente Californienne n'a pas son pareil pour faire d'une rencontre anodine le chapitre d'un livre jouissif. Son univers va des vignobles de la côte Ouest au désert de Palm Springs, via sa ville fétiche de Los Angeles. Et l'on déguste ces *Jours tranquilles…* comme une suite de cocktails au sein d'une jetset en marge d'Hollywood, peuplée de personnages croqués avec justesse, audace et tendresse. Un genre de Woody Allen en mode glamour…

T. B.

LIVRES HEBDO 17 avril 2015

All about Eve

4 mai > RÉCIT Etats-Unis

Eve Babitz promène son insolente sensualité dans un Los Angeles mythique.

La collection « Americana » de Philippe Beyvin chez Gallmeister a ouvert ses portes à une figure marquante de la scène artistique californienne des années 1960 et 1970, Eve Babitz. La dame a réalisé des pochettes de disque pour le label Atlantic Records, a posé nue avec Marcel Duchamp, fréquenté Jim Morrison ou Harrison Ford. Surtout, elle a imposé sa signature dans *Rolling Stone*, où elle a eu pour marraine Joan Didion, dans *Vanity fair* ou *Esquire*.

Jours tranquilles, brèves rencontres offre un parfait condensé de son talent et de sa plume. Eve est indissociable de Los Angeles, qui n'est selon elle pas une ville mais « *un studio en activité, gigantesque, tentaculaire* ». Elle y habite un bungalow. Voici quelqu'un qui prétend n'avoir jamais connu « *d'histoire homme-femme qui ait bien tourné* » et qui a déjà visité pas mal de fois l'hôtel des cœurs brisés.

A l'entendre, Miss Babitz a sept kilos de trop et des dents presque parfaites. A 23 ans, elle était secrétaire dactylo le jour et « *aventurière-groupie rôdant dans la chaleur de Sunset Strip* » la nuit. Sa mère lui a un jour expliqué que le sexe « *n'était bon que si c'était cochon* ». Si toutefois elle choisissait de se marier, maman lui conseillait aussi d'épouser « *quelqu'un qui ne [la] dérange pas* » !

Jours tranquilles, brèves rencontres fourmille de moments de grâce. On y croise Janis Joplin flottant dans une piscine quelques jours avant sa mort. Eve Babitz a l'art du portrait, une manière bien à elle de saisir les êtres et les lieux. Comment résister à une prosatrice qui a toujours peur qu'il y ait dans le ciel un carnaval qu'elle serait en train de rater ? **Al. F.**

EVE BABITZ

Jours tranquilles, brèves rencontres

GALLMEISTER, « TOTEM »

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR GWILYM TONNERRE

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 11 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-35178-551-5

La Libre BELGIQUE

15 juin 2015

Récits

Eve Babitz fait palpiter Los Angeles

Derrière les paillettes d'Hollywood se rencontre la complexité humaine.

Egérie de la scène artistique californienne des années 1960 et 1970, Eve Babitz a acquis quelque notoriété en concevant des pochettes d'albums pour le label Atlantic Records avant que son nom ne brille aussi pour les qualités de sa plume. Contributrice régulière de "Rolling Stone", "Vogue", "Cosmopolitan", "Vanity Fair", "Harper's Bazaar" et "Esquire", soit ce qui se fait de plus prestigieux outre-Atlantique, elle a aussi publié sept livres, parmi lesquels "Jours tranquilles, brèves rencontres", le premier à être (enfin) traduit en français.

Dans ce recueil de textes écrits en 1974, 1976 et 1977, Eve Babitz (qui a alors moins de trente ans) est avant tout son propre sujet. Ses états d'âme, son rejet du *star system* (qui pervertit toute relation), ses coups de foudre amoureux, sa fine observation de la psychologie (tant masculine que féminine) : se méfiant des paillettes aveuglantes de Los Angeles, Eve échappe aux conventions, aux étiquettes, aux modes. Bardée d'un tempérament de feu, pas une seconde dupe du sortilège de l'alcool, des drogues et des tenues affriolantes, elle promène son regard affûté sur le monde qui l'entoure, scrutant la mécanique des relations humaines avec une clairvoyance revigorante. Son infatigable curiosité, son absence d'a priori, son mépris pour les artifices nous emmènent dans un Hollywood frénétique, mais pas seulement : on la suit aussi avec curiosité dans une exploitation viticole ou à un match de base-ball.

D'aucuns ont souvent comparé E Babitz (Hollywood, 1943) à Franc Scott Fitzgerald. Pour son côté héd niste, son insatiable envie de tout c lébrer par la fête, sans doute. Mais ne retrouve pas chez elle les fêlures chères à l'auteur de "Tendre est nuit". Les éditions Gallmeist auront-elles la bonne idée de pou suivre la traduction de ses textes ?

Geneviève Simon

Jours tranquilles, brèves rencontres *E Babitz* / traduit de l'anglais (Etats-Unis par Gwilym Tonnerre / Gallmeister / 222 pp., env. 11 €

LE SOIR
26 juin 2015

Babitz
L.A. Woman

Pour la première fois, la prose de cette égérie de la scène artistique californienne des 60's est traduite en français.

Dans la vie de tout jeune homme, il y a une Eve Babitz. C'est généralement Eve Babitz. » Cette petite phrase de l'ancien patron de Rolling Stone Records résume bien notre sujet du jour. Eve Babitz, donc. Figure centrale du Los Angeles artistique et mondain des années 60, à la fois égérie, muse, groupie découvreuse de talents, artiste, observatrice, écrivain, chroniqueuse des jours glorieux du West Hollywood contre et culturel. De Jim Morrison à Steve Martin, de Harrison Ford à l'artiste pop Ed Ruscha, personne n'a fait ses gammes sans croiser le chemin d'Eve.

Aujourd'hui, pour la première fois, un de ses ouvrages est traduit en français : *Jours tranquilles, brèves rencontres,* sorte de carnet de rencontres à l'écriture fine et naturelle, très West Coast, comme on dit là-bas, chronique de potins mondains doublée d'une vision acérée de la flamme qui guidait tous les artistes qu'elle a croisés, bien souvent avant qu'ils ne deviennent connus.

Eve Babitz a dix-huit ans en 1962, quand meurt son idole, Marilyn Monroe, ce talent artistique gâché car on ne voyait d'elle que sa beauté. Née dans une famille d'artistes intellectuels (Igor Stravinsky est son parrain), Eve jure que son destin sera différent. Elle traîne naturellement dans les milieux artistiques, fréquente des hommes bien placés, souvent mariés. L'un d'eux, Walter Hopps, est le curateur d'une rétrospective Marcel Duchamp à Pasadena. Et il a le culot de ne pas l'inviter au vernissage sous prétexte que sa femme l'accompagne. Eve décide de se venger. Le lendemain, elle pose nue face au maître français devant un jeu d'échecs. Une photo qui deviendra iconique. Comme nombre de ceux qu'elle rencontrera…

Elle traîne naturellement dans les milieux artistiques, fréquente des hommes bien placés, souvent mariés

Jim Morrison, cet étudiant de l'Ucla bouffi et coincé ? Une rock star en devenir ! Justement parce qu'il est alors bouffi et coincé. Et malgré un nom de groupe tellement *geeky* et *uncool*. C'est avec Morrison que commencent les années rock d'Eve Babbitz. À cette époque, au milieu des années 60, elle peint et prend des photos. Elle offrira ainsi des pochettes pour des disques des Byrds et du Buffalo Springfield de Neil Young. Mais Eve a d'autres ambitions, comme elle le laissait entendre quelques années plus tôt dans une lettre à l'auteur de *Catch 22* : « *Cher Joseph Heller, je suis une blonde de 18 ans avec du monde au balcon. J'habite Sunset Boulevard. J'écris aussi.* » L'écrivain, séduit, tentera de la faire publier, mais Eve n'est pas encore prête. Il y a d'abord les années 60 à terminer.

Son premier livre, *Eve's Hollywood*, est publié en 1974. Suivront sept autres ouvrages et des articles pour *Esquire, Rolling Stone* ou *Vogue*. Au centre, toujours, Los Angeles, la cité de tous les possibles. Et puis, il y eut ce jour de 1997 où elle fit tomber une cendre de son cigare sur sa jupe alors qu'elle conduit, la laissant « mi-femme, mi-sirène » et recluse jusqu'à ce jour, elle qui n'aimait rien de plus que sortir à la rencontre des gens du monde… ■

DIDIER ZACHARIE

Jours tranquilles, brèves rencontres, Gallmeister, 221 p., 12 euros.

All about Eve

Eve Babitz est née le 13 mai 1943 à Los Angeles. Son père est violoniste dans l'orchestre de la 20th Century Fox. Sa mère est artiste. Son parrain est Igor Stravinsky. A l'adolescence, elle commence à sortir dans les milieux artistiques et branchés de la ville. Multiples rencontres, notamment avec Marcel Duchamp, les rockeurs Jim Morrison, Stephen Stills, les acteurs Steve Martin, Harrison Ford, l'artiste pop Ed Ruscha, le patron du label Atlantic Ahmet Ertegun…
Huit livres publiés aux Etats-Unis.

Une vision acérée de la flamme qui guidait tous les artistes qu'elle a croisés, bien souvent avant qu'ils ne deviennent connus. © D.R.